

771

☞ DIMANCHE 10 SEPTEMBRE 1911 ☞

Prix : 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

☞ 146, Rue Montmartre. PARIS (2^e) ☞



et des Aventures de Terre et de Mer



L'AMULETTE DE SIRAKIWAR, par André REUZE

Le requin grièvement blessé se débat, un filin adroitement lancé le maintient serré dans un nœud coulant.

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
dans lequel paraît un Récit Complet Inédit **Le Grand Sommeil** Prime Gratuite offerte à tous les Lecteurs
par MARCEL ROLAND

N° 771.
(Deuxième série.)

N° 1783
de la collection.

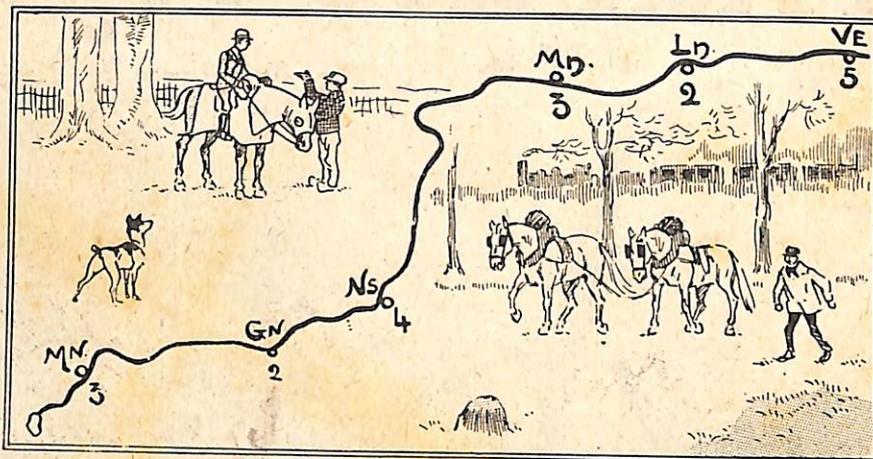
Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Etranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Etranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Etranger..... 12 fr.
Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

CONCOURS DE SEPTEMBRE



Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou colons cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 adressés en timbres à nos bureaux.

Les Voyageurs de Commerce

DEUXIÈME SÉRIE

MARCHE A SUIVRE

Les cinq placiers d'une grande maison de commerce de Paris ont quitté la capitale, se rendant dans cinq directions différentes pour visiter la clientèle de province. Le dessin ci-dessus représente le tracé exact de la ligne ferrée parcourue par le second placier.

Sachant que sur ce tracé les villes où il doit s'arrêter sont indiquées par la première et la dernière lettre de leur nom suivies d'un chiffre qui représente le nombre de lettres à ajouter pour reconstituer ce nom, vous parviendrez aisément à nous dire quelles sont les villes en question.

Ce concours comporte cinq séries. Les solutions de ces cinq séries devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 9 octobre, accompagnées d'une bande d'abonnement ou des cinq bons de concours publiés à la dernière page de nos numéros 770 à 774. Elles seront adressées à M. HENRI BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris (2^e). Le palmarès et les solutions paraîtront le 12 novembre. Aucune correspondance étrangère au concours ne doit être adressée à M. HENRI BERNARD.

DANS HUIT JOURS

le Journal des Voyages

commencera la publication de

DEUX RÉCITS TRAGIQUES

Au Pays des Pêcheurs de Perles

L'Amulette

de Sirakiawar

Dans les Mains
de invisibles

par

René THÉVENIN

Illustrations
de
CONRAD

L'Évasion du
Citoyen Prieur

par

Georges LE FAURE

Illustrations
de
DAMBLANS

L'AUBE.
Émergeant brusquement de l'infini énorme dans une marée rose qui envahit rapidement le ciel, le soleil resplendit sur la mer et tout de suite c'est une débauche de couleurs.

Véritable féerie de lumière. Le ciel est si pur, l'horizon si net, l'océan si limpide que tant de clarté déconcerte. Les distances semblent décuplées et pourtant plus compréhensibles. Les nuages nettement découpés flottent très haut sur un fond d'azur incommensurable et l'eau infiniment transparente laisse deviner des profondeurs à donner le vertige.

Le soleil monte. Toujours plus de lumière et toujours plus de couleur.

Très loin, très loin là-bas, les rayons de lumière ont révélé une ligne pâle qui est l'île de Ceylan avec ses cocotiers, ses grandes palmes et ses forêts profondes. Aussi loin que la vue peut s'étendre sur le grand désert liquide, il n'y a que cette ligne mauve et plus près, une petite flottille, de barques à voiles venant de la côte.

Ce sont les pêcheurs de perles. Partis au milieu de la nuit pour arriver à l'aube sur le banc, ils devraient être rendus déjà, mais la brise matinale vient de tomber et les voiles pendent flasques le long des mâts. Alors les « nageurs » saisissent leurs avirons. Les barques ressemblent maintenant

à de gros insectes tombés à l'eau, qui agiteraient leurs pattes rigides. Il convient de se hâter, le banc est encore loin, on y sera tout juste pour six heures et c'est la dixième journée de pêche¹.

La flottille s'est égrenée sur le banc. Les rameurs, en nage, se reposent. C'est aux plongeurs d'entrer en scène.

Ils sont prêts. Divisés en deux équipes de cinq hommes, ce sont de forts gaillards, aux reins ceints d'un langouti. Le premier groupe assis au bord de la barque n'attend plus que le signal du patron pour se laisser glisser à l'eau. Pour hâter leur descente, ils tiennent avec le pied droit et la main une ficelle supportant une lourde pierre. Et c'est avec les orteils du pied gauche qu'ils maintiennent le filet vide dans lequel ils vont entasser les grandes huîtres plates où dorment en leur écrin de nacre les bijoux merveilleux nés de la mer.

Le patron dressé à la poupe fait entendre un sifflement bref. Du même geste, les cinq plongeurs se serrent les narines de la main gauche, et debout sur leur pierre se laissent couler rapidement. En quelques secondes, ils ont atteint le fond. Les rameurs remontent les pierres ruisselantes et quand les remous sont égalisés à la surface on distingue vaguement en dessous, dans l'eau transparente, les pêcheurs courbés sur leur travail pénible.

Un nouveau coup de sifflet, deux minutes après le premier, et tandis que les plongeurs émergent à bâbord, la deuxième équipe se laisse couler à tribord. Ils se re-

¹ Monopolisée par le gouvernement et affermée par lots, la pêche ne dure que six semaines. Du 15 février au 1^{er} avril, elle se fait le matin de six à dix heures.

layeront ainsi quarante ou cinquante fois.

Haletants, les hommes ont enlevé du filet, qu'ils se passent au cou pour remonter, quelques huîtres de belle taille, cependant que le patron interroge :

« A combien le fond, Diouti ? »

— A trente brasses au moins, maître. »

Mais déjà la deuxième équipe remonte. Il va falloir replonger. On voit les têtes aux cheveux plaqués grossir très vite sous l'eau.

Tout à coup, Diouti étend la main avec vivacité :

« Un requin, un requin là... »

Une ombre longue, souple et sombre vient de passer à l'arrière du bateau, un squalo de six mètres au moins, qui fonce avec une vitesse vertigineuse...

Dans l'instant même où Diouti le signalait, il était déjà sur un homme. D'un seul coup, sa masse noirâtre s'est éclaircie. Ce n'est plus son dos, mais son ventre que l'on distingue. Il s'est retourné pour happer voracement le malheureux...

Les pêcheurs, habitués à ces attaques, portent toujours un couteau sur eux. L'homme a tiré son arme et se défend. La mer battue par la terrible queue du squalo se brouille. On ne voit plus rien. Quelle angoisse !...

Sur cinq hommes, quatre sont réapparus. L'autre est toujours sous l'eau, livrant au requin une lutte terrible. Et tout l'équipage penché sur les flots cherche à comprendre, à voir, mais en vain.

Ces taches-là, sur l'eau, n'est-ce pas du sang... Mais si... Ah !... ah !...

Le visage épouvanté, les mains crispées du malheureux viennent d'apparaître. Littéralement, il a bondi hors de l'eau en jetant un cri strident. On se précipite pour l'attraper, mais une force brutale l'a tiré par les pieds... Il disparaît dans un brouillard rouge... C'est fini...

« Les requins... les requins... »

Consternés, les pêcheurs se regardent avec terreur et de barque en barque la nouvelle sinistre s'est répandue. Mais qu'ont-ils donc cette année, les maudits « tueurs » de la mer ? Depuis que la saison de pêche est ouverte ils montrent une audace inaccoutumée. D'ordinaire, la présence de nombreux bateaux, le bruit des voix, le battement des rames, suffisaient à les éloigner et ils attaquaient rarement les plongeurs. Mais cette année, tous les jours... tous les jours...

Les hommes n'osent plus descendre. Sûrement, les squalos attendent autour de la barque. Ce serait s'exposer à une mort certaine que de plonger. Et pourtant, on avait encore trois grandes heures de pêche.

L'un des hommes, un athlète admirable aux yeux ardents, au corps de cuivre, fier comme un vanaprastha du désert, sourit dédaigneusement. Sans rien dire, il reprend son filet, sa corde et disparaît dans les profondeurs où l'ennemi sournois rôde parmi les grandes lianes vertes et les algues violâtres.

Admiratifs, les plongeurs murmurent : « Sirakiawar ne craint rien. Sirakiawar a une amulette... »

Le silence de midi sous le soleil torride.

Etendu à l'ombre des arériers et des cocotiers aux grandes plumes immobiles, Sirakiawar le plongeur se repose sur la grève, et ses lèvres sont sanglantes de la chique de bétel qu'il mâche. Il regarde avec indifférence les coolies occupés à aligner sur des nattes les huîtres pêchées le matin. Les mollusques bâillent déjà, mourants. Bientôt, dans leur chair putréfiée, bouillie et tamisée, on cherchera la semence nacrée et la rare *turbinelle*.

Sirakiawar bâille comme les huîtres. Ce spectacle trop connu ne l'intéresse pas. Il se retourne et, les yeux fixés sur l'infini de l'océan, rêve. C'est sa dernière saison de pêche. Il ne veut pas mourir jeune comme tous les plongeurs. Avec l'argent gagné pendant ces six semaines pénibles, il ira monter un petit bazar à Kandy pour vendre des souvenirs aux voyageurs.

Sirakiawar sourit. Il ne craint pas les requins qui ont encore mangé un homme ce matin. Son amulette le protège.

Une bonne idée qu'il a eue là. Certes, il n'a pas hésité à entreprendre un long voyage pour se rendre aux ruines de la merveilleuse *Anuradhapura*¹. Dans les temples, il n'a pas ménagé non plus les jasmins, les rouges hibiscus, les roses de Bengale et toutes ces fleurs dont le parfum de tubéreuse plaît aux dieux.

Et voilà pourquoi les brahmes lui ont vendu cette amulette qui le protège.

« Eh ! Diouti, tu sais la nouvelle ? »

— Laquelle, Tanimour ? »

— Comment, tu ne sais pas ?... »

— Mais non, tu le vois bien. Allons, parle.

« Pourquoi es-tu si bouleversé ?... »

— Ah ! Diouti, mon cœur en bat encore comme celui d'un oiseau capturé. Hier soir, sur la grève, on a trouvé le corps de Sirakiawar, un couteau planté entre les épaules. Il était froid.

— Pauvre Sirakiawar ! Lui qui bravait les requins avec tant d'audace !... »

— Tu sais qu'il portait son amulette dans son langouti ? »

— J'ignorais ce détail.

— Eh bien ! on ne l'a plus trouvée sur le cadavre. Il a dû la perdre en plongeant et c'est ce qui a attiré le malheur sur sa tête.

— Tu dois avoir raison, Tanimour. Mais dis-moi : connaît-on les assassins ? »

— La police cherche parmi les pêcheurs. Mais lequel d'entre nous aurait pu désirer la mort d'un si brave camarade ?... »

— Sans doute.

« Ah ! à propos, Tanimour, comment donc était cette amulette ? »

— Sirakiawar me la montra un jour, dit tristement le plongeur. C'était une petite statuette en ivoire du dieu Ganesa. Dans sa trompe était passé un anneau d'or.

— Ah ! » murmure Diouti indifférent.

L'aube encore.

Les patrons de barques ont à peine

Littéralement, *La cité ensevelie*. La ville fut détruite par les Malabars au commencement de l'ère chrétienne.

attendu les premières lueurs de l'aurore pour donner le signal de la plongée. Dans trois jours la pêche sera terminée et il ne faut plus perdre un instant. Saison mauvaise, du reste. Les huîtres ont surtout donné des *loupes de perles*¹ et, durant les premières semaines, ces requins maudits ont fait de nombreuses victimes.

Dans le bateau de Diouti, trois plongeurs ont ainsi disparu, sans compter ce pauvre Sirakiawar dont on n'a pu découvrir les meurtriers.

L'Océan n'a pas une ride. Dans ce miroir bleu, le regard plonge profondément jusqu'à la flore surprenante qui monte du sol sous-marin vers la grande lumière.

Les coups de sifflet se suivent régulièrement toutes les deux minutes et à chaque retour des pêcheurs les huîtres s'entassent dans le fond de la barque.

Tanimour, Diouti, trois autres encore viennent de plonger. On peut les suivre au fond, aplatis, énormes, sortes de gnômes aux contours flous, aux mouvements lents, comme des bêtes visqueuses.

Encore quelques secondes et ils vont remonter. En voici un déjà. Il respire très vite et semble exténué.

Mais l'un des rameurs a jeté un cri angoissé, le cri redouté qu'on a entendu si souvent depuis l'ouverture de la pêche :

« Les requins... les requins ! »

La deuxième équipe, prête à plonger, s'est raccrochée au flanc du bateau. Les rameurs se sont armés de gaffes, d'autres de couteaux pour secourir si possible leurs camarades menacés.

Ah ! voici deux plongeurs encore. Ils ont pu remonter très vite, leurs filets étant peu chargés. Il n'y a plus à l'eau que Tanimour et Diouti.

Les voilà. Leurs visages sont gris d'angoisse. Leur main droite tient un couteau effilé et solide. Encore quelques brasses... Ils vont aborder.

Mais un grand remous a passé sur la mer calme. Diouti levant vers le ciel ses mains désespérées lance une clameur inhumaine de souffrance et d'épouvante. Il coule à pic et l'eau pénétrant dans sa bouche étouffe son cri dans un glouglou sinistre.

Le grand vorace de l'Océan a fait une nouvelle victime.

Il ne va pas loin cependant. Tanimour avec un courage admirable a bondi au secours de son ami. Il frappe rageusement, plonge à la suite du monstre, reparait dans l'eau rouge et plonge de nouveau.

Le requin, grièvement blessé, se débat à la surface et les hommes de la barque s'acharnent sur lui. Un coup de gaffe l'atteint. Un filin adroitement lancé le maintient serré dans son nœud coulant et Tanimour d'un grand coup de couteau l'achève.

Sur la côte, toute une foule de pêcheurs se presse autour de la barque qui traîne à la remorque le grand squalo vaincu.

1. Perles incomplètement formées, adhérentes à la coquille de l'huître. Quand la perle est entièrement formée elle se détache et roule dans sa nacre par le mouvement de la mer.

Et chacun réclame le dépeçage immédiat, car dans l'estomac du requin on trouvera les restes du plongeur Diouti qui pourront être brûlés selon les rites.

Tanimour a fendu la bête dans toute sa longueur. Il plonge ses mains dans les entrailles fumantes et rouges. Il en tire pieusement des débris humains : une jambe, une autre jambe, la moitié d'un corps enroulé dans le *langouti*.

Tiens... Un petit objet caché dans les plis de l'étoffe est tombé dans le sable. Il le ramasse. C'est une statuette d'ivoire du dieu Ganesa qui porte un anneau d'or à la trompe.

Tous les pêcheurs, muets de saisissement, se regardent épouvantés, car ils ont compris que ce petit dieu est l'amulette de Sirakiawar... l'amulette dérobée par son assassin.

Et Tanimour, très grave, dit :

« Brahmah est juste.

Cet homme avait tué son frère pour s'approprier son bien et être protégé par les dieux, comme il l'était. Mais le mal attire le mal et l'amulette sainte s'est retournée contre lui. Brahmah est juste. »

ANDRÉ REUZE.

LE CONFORT DES HABITATIONS SIBÉRIENNES

L'Intérieur d'une Yourte

Sous les climats tempérés, les habitations varient d'aspect et de disposition, suivant le goût des peuples, mais dans les pays très chauds



Dans ces habitations, tout encombrées de peaux de bêtes provenant de chasses récentes et qui n'ont d'autre ouverture que celle pratiquée au plafond, il règne une odeur insoutenable à l'odorat délicat des Européens.

ou très froids, la température exige certains agencements souvent bizarres.

En Sibérie, les trafiquants et chasseurs de fourrures, qui habitent des *yourtes* rudimentaires et perdues dans la steppe, ont à se défendre de la neige et des loups. Pour ne pas être bloqués par la neige, on supprime les portes, même les

fenêtres. Il n'y a qu'une ouverture dans le toit. On y accède non sans difficulté en grimpant le long d'une sorte de mât de perroquet incliné, sur lequel, bien entendu, les loups ne peuvent s'aventurer.

Le mobilier est sommaire : un lit grossier sur lequel sont jetées des peaux de bêtes. La yourte tout entière est, du reste, encombrée de four-

rures fraîches provenant des chasses récentes, et bien que le froid les conserve, l'odeur qui règne dans l'habitation n'est guère faite, on s'en doute, pour flatter un odorat délicat.

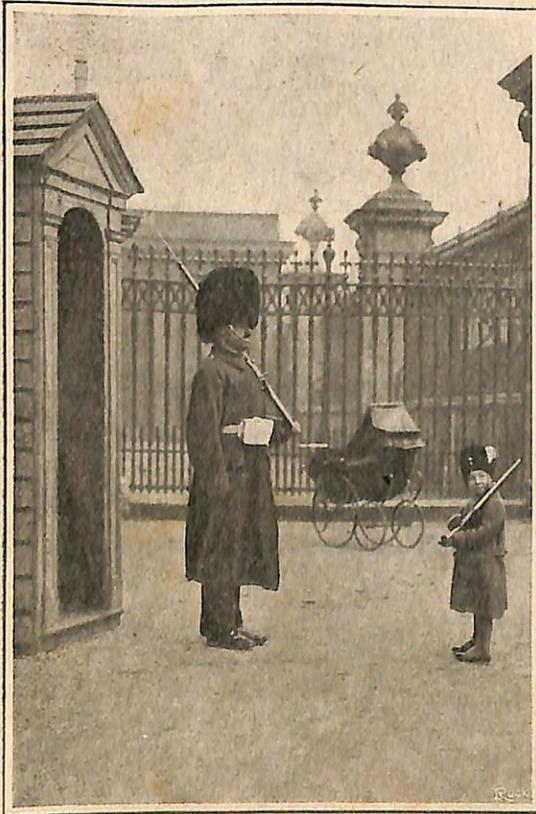
A ces émanations de fauves, se mélangent les relents d'une cuisine douteuse, car le trappeur asiatique qui passe là dedans son hiver se nourrit de mets qui n'exciteraient guère un appétit occidental.

Il entretient perpétuellement du feu au centre de sa cabane, mais, comme dans les huttes d'Esquimaux, la fumée ne sort pas toujours immédiatement. On suffoque et l'on ne voit plus rien. Le propriétaire se boucane lui-même en cuisant son poisson ou son

quartier de renne.

A mesure que l'on descend vers le Tibet, on rencontre des yourtes plus confortables et plus luxueuses, faites le plus souvent en feutre de mouton, mais doublées parfois assez richement d'étoffes de soie du plus pittoresque effet.

CYRILLE VALDI.



LE PLUS PETIT SOLDAT

Pénétré de son importance, le jeune bambin vient aussi pour monter la garde.

LES PETITS PRODIGES

Une Paire d'Audacieux

Coiffé d'un bonnet à poil, semblable à celui du fier grenadier qui monte la garde devant la porte du palais de Buckingham, le plus jeune de nos deux audacieux est venu se poser devant la sentinelle en ayant l'air de dire : « Ne faites donc pas tant le malin, moi aussi, je sais monter la garde ! »

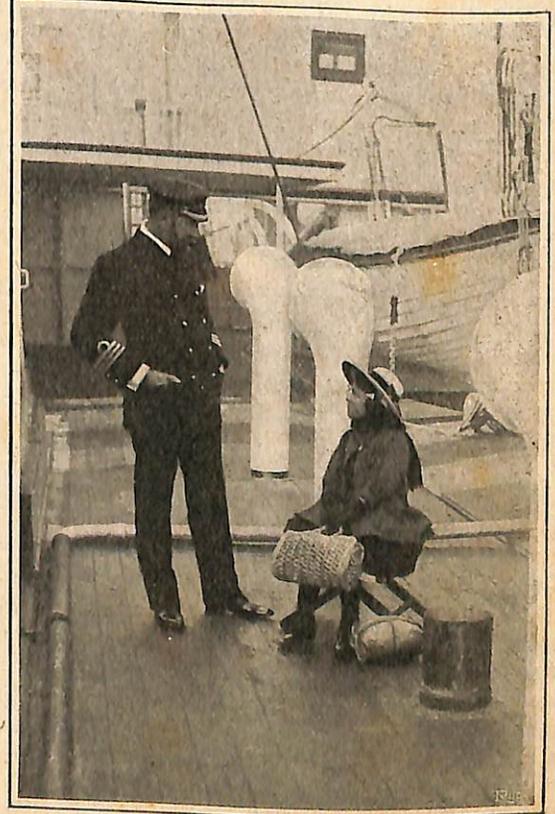
Certes, pour son âge, le bambin ne manque pas d'aplomb, mais combien est plus intéressant le cas de la petite voyageuse qu'on voit à droite.

Fille d'un mineur du pays de Galles émigré à Honolulu, la petite Emma Evelyn, âgée de six ans, eut la douleur de perdre son père blessé grièvement dans une rixe avec des Japonais.

Et la jeune mère, minée par le chagrin, ne tardait pas à mourir elle aussi.

C'est alors qu'un oncle, resté au pays de Galles, expédia au consul d'Angleterre le prix du passage, en le priant de veiller à l'embarquement de la petite Emma. Elle vient d'arriver à Cardiff sans encombre, après un voyage de 49 jours!

V. F.



LA PLUS PETITE VOYAGEUSE

Pendant la traversée, la petite Emma causait avec le capitaine.

Chez les Papous anthropophages
Le Secret de l'île Bleue

Par JULES LERMINA

CHAPITRE XVI

Diplomatie de cannibales.

Le débarquement devait avoir lieu le lendemain dès le lever du soleil.

L'orage, d'autant plus court que plus violent, avait subitement cessé, et la nuit s'était étendue calme sur la mer calmée et; de nouveau, le silence avait enveloppé le *Black-Star*, dans l'étroite baie où il était enfermé.

Chippewitt avait longuement conféré avec Ralph.

Voici quel était son plan :

Dès que les pilotes auraient assuré l'atterrissage, lui, capitaine, mettrait un des canots à la mer et, guidé par les sauvages, aborderait... mais le vieux loup de mer n'était pas homme à se livrer sans défiance aux Parvatis dont il connaissait la mauvaise foi... Il emmenait avec lui ce qu'il appelait le vieil équipage, c'est-à-dire les huit hommes qui avaient déjà mis le pied sur l'île Bleue, et avant de débarquer, il attendrait que Vo-Huto, le roi, vînt à lui et entamât les pourparlers d'après lesquels il réglerait sa conduite...

Du reste, il prétendait ne pas douter du résultat final. Les quelques denrées d'échange dont il serait muni, caisses d'étoffes, de verroterie, d'armes hors d'usage, ferrailles de toutes sortes, lui suffiraient pour vaincre les hésitations du roi... et un traité interviendrait, garanti par des otages, qui assurerait aux Européens la possession du gisement des minerais.

Ralph et les six du nouvel équipage resteraient sur le *Black-Star*, comme arrière-garde et réserve. Des signaux furent convenus, différents selon que ce serait la paix ou la guerre.

« Il faut tout prévoir, disait Chippewitt. C'est au moment où ces bandits vous font bonne mine qu'ils méditent les pires trahisons... à trois coups de sifflet, précipités, vous ralliez vos six hommes, après les avoir armés jusqu'aux dents, et vous vous hâteriez d'accourir à notre secours... c'est l'affaire de quelques minutes pendant les-

quelles je saurais bien les tenir en respect... Si, au contraire, vous n'entendez qu'un seul coup de sifflet, prolongé, ce sera la preuve que nous sommes accueillis en amis, et vous débarquerez paisiblement avec vos hommes...

— Armés, bien entendu.

— De la façon la moins ostensible possible... Car ce qu'il y a toujours à craindre chez ces brutes ignorantes, c'est une terreur subite qui les rend enragés... Il faut gagner leur confiance pour les mieux tenir à sa discrétion... Allons, jeune homme, nous touchons au moment décisif... le plus dur

sance, dit Ralph à demi convaincu.

— Et j'en suis fort aise... Cependant n'oubliez pas qu'au cas de danger, je me fie à votre initiative. Payez hardiment de votre personne comme vous me verrez hardiment risquer ma peau... Voyez-vous, jeune homme, on ne trouve pas dans sa vie deux occasions comme celle-là de faire fortune. Ne soyons pas assez niais pour la laisser échapper... »

Aux premières lueurs du soleil levant, les pilotes parvatis reparurent et, avec eux, une vingtaine de pirogues chargées d'indigènes et qui venaient, sur l'ordre de Vo-Huto, pour former aux arrivants une cohorte d'honneur.

Le *Black-Star* se mit en mouvement, sortit de l'espèce de crique dans lequel il s'était confiné pour échapper à la tempête et, lentement, il s'engagea dans le dédale des écueils qui le séparait de la rive.

Aucun aspect n'était plus singulier que celui de cette île encore invisible derrière ses remparts madréporiques, qui formaient autour d'elle une ceinture ininterrompue.

Enfin l'ordre de stopper fut donné. Et les embarcations furent mises à l'eau. On avait devant soi une nappe calme, lisse comme un lac et la distance à la terre était d'à peine deux cents mètres.

Chippewitt et ses hommes quittèrent le bord et, toujours guidés par le pilote, les rameurs piquèrent droit sur l'île. On voyait sur une des anfractuosités de la rive le roi Vo-Huto qui agitait une énorme palme en signe de bienvenue, tandis que toute la population, deux cents Parvatis peut-être, lançaient dans l'air leurs : Hâ ! Hâou ! de bon accueil.

Chippewitt n'avait pas menti en parlant de la défiance en laquelle il tenait

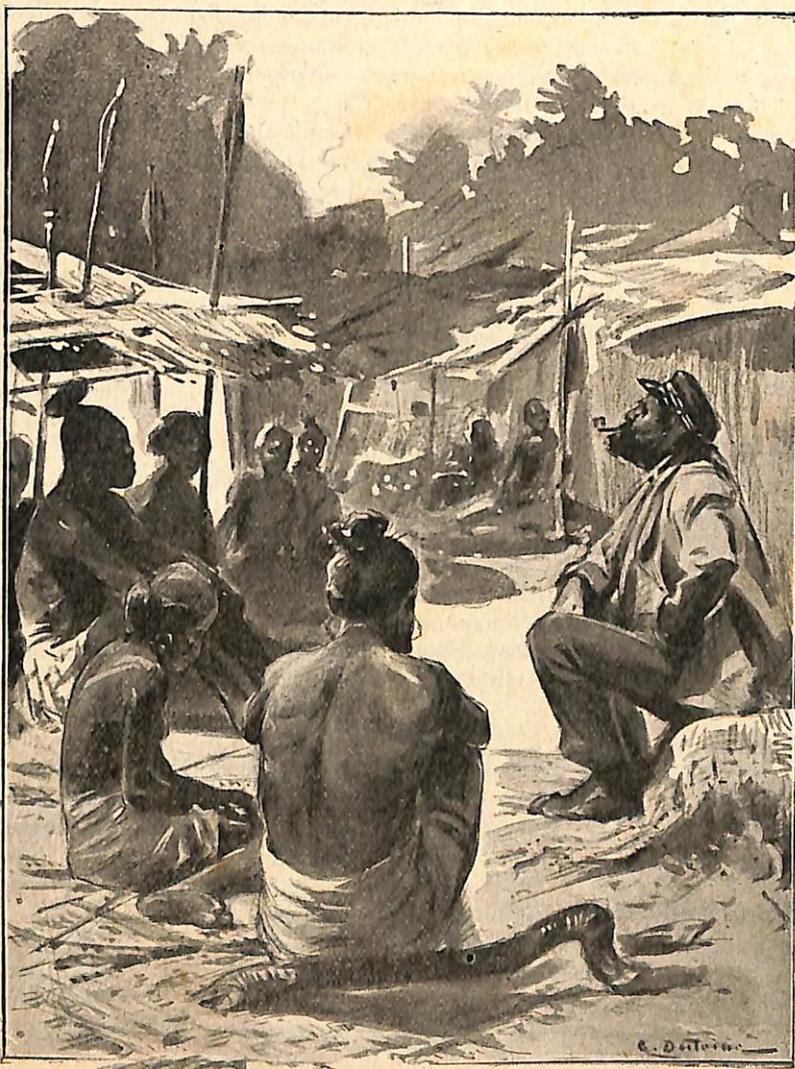
cette population de sauvages et surtout son chef.

Certes, un traité avait été conclu, d'après tous les rites, auxquels le Parou avait procédé, avec l'échange de sang qui est le plus énergique de tous les sceaux diplomatiques.

Mais en ces conventions monstrueuses la bonne foi est-elle un élément certain ? Le capitaine du *Black-Star* n'était pas assez crédule pour le croire.

Aussi ne consentit-il à mettre le pied sur le sol de l'île Bleue que lorsque Vo-Huto, sans se faire prier d'ailleurs, fut venu prendre place auprès du chef blanc, encadré de ses fidèles.

De cette façon, le roi était tenu en situa-



LE SECRET DE L'ÎLE BLEUE

Alors le palabre commença entre les deux chefs. (P. 256, col. 2.)

reste à faire... dans deux jours, millionnaires... ou morts !... »

Il disait cela rondement, s'efforçant de donner à sa physionomie un caractère de sincérité, de cordiale bonhomie.

Et pourtant, Ralph, qui l'écoutait attentivement, sentait que dans cette voix quelque chose sonnait faux, que dans ces yeux passait une lueur mauvaise...

Mais quelle objection soulever ?

Tout ce raisonnement se tenait d'aplomb, les précautions prises étaient raisonnables, l'idée même de diviser sa troupe en deux corps dont l'un se tiendrait prêt à secourir l'autre était intelligemment conçue...

« Vous pouvez compter sur mon obéis-

tion d'otage et le moindre signe d'hostilité eût été le signal de sa mort.

Les Parvatis formaient une haie sur le passage des deux chefs, que le Parou précédait, dansant et exécutant des roulements sur une sorte de tambour pendu à son cou.

C'était vraiment un cortège de fête et d'hospitalité.

Mais Chipplewitt, la main dans sa poche et sur son revolver, avait l'œil ouvert, épiait le moindre indice de trahison.

Pas un mot ne fut échangé, tandis qu'on traversait l'étroite ligne d'alluvions qui conduisait au village et, finalement, on arriva sur la grand'place, celle-là même où s'était déroulée la sinistre tragédie de la nuit.

Tous les vestiges de l'ignoble orgie avaient disparu.

La statue de Mem-Obro se dressait toujours sur sa stèle, mais la pierre du sacrifice avait été enlevée. Un sable fin et formant une couche épaisse avait étanché le sang répandu et le dieu était enveloppé d'un dais de palmes vertes. Symbole de paix !

Alors le repas fut servi, plantureux, de fruits, de poissons et des menus animaux qui formaient la faune de l'île. Cuisine peu satisfaisante pour des palais civilisés, mais tout de même acceptable.

Chipplewitt avait d'ailleurs donné ordre à ses hommes de ne rien manger qu'ils n'eussent vu d'abord les indigènes en prendre leur part, et lui-même prenait garde de ne rien toucher que le roi ne lui en eût d'abord donné l'exemple.

Les matelots tenaient d'ailleurs leurs yeux toujours fixés sur leur chef, conscients des risques qu'ils couraient et de la discipline nécessaire. Aussi lorsque fut versée la liqueur fermentée que préparent tous les sauvages, tant l'alcoolisme semble inné chez l'homme, s'abstinrent-ils de la plus méritoire façon.

Le mot d'ordre était bien observé.

De son côté, Vo-Huto, plus fin qu'on ne l'eût deviné, ne laissait échapper aucun de ces détails et le Parou n'était pas un seul instant inattentif.

C'est qu'eux aussi avaient formé un plan très net, bien défini et qu'ils n'attendaient pour le mettre à exécution que le moment où Chipplewitt, définitivement mis en confiance, se laisserait prendre en défaut.

Pourtant l'heure des pourparlers avait sonné.

Sur un signal donné par le Parou, les Parvatis dociles avaient quitté la grand'place, non sans une dernière manifestation de sympathie à l'égard de leurs hôtes, qui s'était traduite en cris plus discordants que jamais.

Puis ils avaient disparu, derrière leurs huttes de lianes et de roseaux. Une pensée avait traversé l'esprit de Chipplewitt : pourquoi n'étaient-ils pas rentrés chez eux tout simplement par la porte basse qui restait continuellement ouverte et par où les yeux pénétraient jusqu'au fond de la modeste cahute où ils se blottissaient ? Mais la chose avait-elle une importance ?

Le roi avait fait apporter des nattes dont

on avait garni le sol de la place. A quelque distance se tenaient les femmes de Vo-Huto et trois Parvatis qui étaient sans doute ses ministres, mais qu'il semblait peu disposé à consulter, se considérant sans doute, comme son collègue Guillaume II, empereur d'Allemagne, le délégué de Dieu sur la terre...

Le Parou avait disparu lui aussi.

Chipplewitt se tenait auprès du roi, et derrière les deux hommes, les matelots du *Black-Star* formaient comme une garde d'honneur.

Alors le palabre commença entre les deux grands chefs, dans cette langue baroque qui leur servait de lien, sans qu'ils se comprennent bien l'un l'autre. Aussi fallait-il que chacun d'eux répétât chaque phrase jusqu'à dix fois pour que son interlocuteur en pénétrât bien le sens.

Ce dialogue peut être résumé ainsi :

« J'ai tenu ma parole, me voici revenu. Es-tu prêt à remplir tes promesses ? »

— J'ai juré par Mem-Obro !

— Je sais. Mais cela ne t'empêcherait pas de trahir.

— Tu me fais injure. Un Parvati ne trompe pas son dieu.

— Fort bien. Alors, tu te rappelles nos conventions...

— Exactement.

— Tu t'es engagé à me conduire à l'endroit où tu ramasses les pierres dont tu m'as déjà donné une petite quantité...

— Je t'y conduirai...

— Et tu me permettras d'en emporter autant que mes hommes pourront en charrier jusqu'à mon navire ?

— Je te le permettrai. Mais toi-même, tu n'as pas oublié ce que tu m'as promis en échange...

— Répète-le toi-même...

— Tu t'es engagé à me livrer six matelots blancs...

— C'est bien cela.

— Où sont les six matelots ? ...

— A bord de mon navire... ils seront ici dès que je donnerai le signal nécessaire... Mais n'oublie pas que je ne les appellerai ici que lorsque tu m'auras révélé le lieu du gisement...

— Mais toi-même, ne me tromperas-tu pas ? Quand tu sauras tout, tu ne tiendras pas ta parole... je veux que tes hommes — les miens — soient dans l'île... »

Chipplewitt réfléchit. Il connaissait l'entêtement du chef parvati, et en réalité, en dehors de la première embuscade qu'il avait tendue aux étrangers, ce qui n'avait, après tout, rien que de très naturel, Vo-Huto avait tenu exactement ses promesses.

« Soit, dit-il. Mais, d'autre part, tu sais ce que j'exige : c'est que toi et les tiens ne touchiez pas à un cheveu des autres blancs, ceux qui étaient tout à l'heure avec moi... »

— Nous étudierons ensemble les moyens de séparer les miens des tiens... et de les faire disparaître...

— Je t'avertis qu'ils se défendront... L'un d'eux surtout qui est d'un courage remarquable... »

Le Parvati, jusque-là impassible, ricana. Chipplewitt eut un certain frisson.

Il voyait, derrière ce masque hideux, une férocité épouvantable qui le troublait lui-même.

Nous avons dit que Chipplewitt et ses hommes avaient été reçus dans une sorte d'enceinte qui formait une place assez spacieuse et qu'environnaient de tous côtés les huttes si serrées l'une contre l'autre, qu'elles semblaient former un ensemble continu. Au delà, on voyait des crêtes d'arbres qui formaient comme un rideau épais. La voie par laquelle les blancs avaient été amenés de la mer était étroite et formait une espèce de ravin, enserré entre des roches.

Jamais Chipplewitt n'était allé au delà de cette place ; il n'avait pas tenu à se livrer à la discrétion de Vo-Huto en pénétrant à l'intérieur du pays dont il ignorait l'étendue. Toutes les opérations de leur odieux trafic s'étaient faites entre le défilé d'entrée et le fond de la place, où se trouvait la demeure du roi, plus élevée et plus spacieuse que les autres.

« Je suppose, dit Chipplewitt, que le gisement des pierres ne se trouve pas sur cette place.

— Non, certes, répondit Vo-Huto. Il faut que nous franchissions cette enceinte et que nous montions sur une colline qui se trouve à quelques milles par derrière mon palais... »

Chipplewitt encore une fois regarda bien en face son interlocuteur : il cherchait à lire dans ses yeux, à deviner ses secrètes pensées, car, contre ses habitudes, il était en proie à une inquiétude vague, plus forte que sa volonté.

Mais Vo-Huto restait impassible, sans paraître même soupçonner les défiances du trafiquant.

« Allons donc ! dit enfin le capitaine du *Black-Star*. Aussi bien, il me tarde que cette transaction soit terminée... »

Vo-Huto eut un geste d'acquiescement : il dit quelques mots que Chip ne comprit pas. Les trois ministres vinrent se placer auprès de leur roi, mais le capitaine les écarta délibérément et, prenant Vo-Huto en camarade, sous le bras, il donna un ordre à ses hommes qui se groupèrent autour d'eux... encore une fois le chef des Parvatis était serré de près et toute tentative de trahison était frappée d'impuissance...

Mais Vo-Huto n'esquissait même pas un geste de protestation.

Ils sortirent de l'enceinte par une issue opposée à celle qui avait donné passage aux arrivants et, à la grande surprise de Chipplewitt, ils s'engagèrent dans un bois très épais, d'arbres de petite taille, très serrés les uns contre les autres et qui laissaient à peine place à la marche de la petite troupe.

Chose étrange, plus un naturel n'apparaissait. Où donc s'étaient-ils terrés ?

Autre singularité : tous les arbres de ce bois étaient reliés les uns aux autres par des lianes qui les enlaçaient, formant un réseau inextricable, un véritable rideau s'élevant presque jusqu'à la crête des fougères ou des palmiers.

Chipplewitt, qui observait tout, en mar-

chant auprès de Vo-Huto qu'il ne quittait pas d'une semelle, toujours prêt à lui faire payer cher la moindre velléité de traîtrise, crut remarquer que ces lianes n'avaient point de racines qui les rattachassent à la terre; il semblait qu'elles eussent été apportées là tout exprès pour enguirlander ces arbres.

Idee bouffonne évidemment et à laquelle le capitaine du *Black-Star* ne voulut pas s'arrêter.

Du reste, n'avait-il pas entendu parler de plantes qui végètent ainsi dans l'air, sans contact direct avec la terre?

De plus, il était en proie à une certaine surexcitation fiévreuse qui lui enlevait quelque peu sa lucidité ordinaire. L'approche du trésor, de la mine aux millions l'enivrait...

(A suivre.)

JULES LERMINA.



La LES AGRICULTEURS SE DÉFENDENT Voracité des Insectes aux États-Unis

DANS le *Lion* et le *Moucheron*, le bon La Fontaine démontre avec juste raison que les ennemis les plus redoutables ne sont ni les plus forts, ni les plus gros.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur une récente statistique pour se faire une idée des désastres que les insectes font subir par exemple à l'agriculture.

Chaque année, la part que ces infiniment petits prélèvent sur les récoltes et sur l'élevage des bestiaux représente, pour les habitants des États-Unis, une somme supérieure au total des dépenses publiques. Les fonctionnaires civils, le service des pensions, l'armée et la marine, en un mot le budget fédéral tout entier coûtent moins cher que les myriades d'insectes qui font une guerre acharnée aux malheureux agriculteurs.

On évalue à trois milliards cinq cents millions le préjudice annuel que les insectes causent aux fermiers américains. Pour les forêts, les dégâts s'élèvent à cinq cents millions et les pertes des éleveurs de bestiaux ruinés par les maladies que causent les insectes montent à huit cent soixante-quinze millions. Une bagatelle, comme vous voyez.

L'administration chargée de défendre l'agriculture contre ce fléau ne comptait il y a quelques années qu'une douzaine de savants et d'employés.

Leurs appointements et les frais de matériel étaient couverts par une allocation annuelle de cent soixante-quinze mille francs. On appelait cette section du ministère de l'Agriculture le Bureau d'entomologie. Ce bureau a vu, en raison des services rendus, son crédit s'élever à deux millions cinq cent mille francs. Ce chiffre ne fera qu'augmenter.

Il combat avec succès la *San José scale*, fléau des orangers californiens; la *Hessian fly*, ennemie des céréales; le *Cotton Bol Weevil*, cauchemar des planteurs, et la *Gypsy Moth*, fatale à tous les arbres.

Insectes destructeurs de végétaux, moustiques propagateurs de la fièvre jaune, pourquoi diable Noé assura-t-il de si beaux jours à vos descendances en vous embarquant à bord de son arche?

A. R.

LA MORT DE L'ALPINISME

Le Triomphe des trains aériens



Depuis que les Alpes françaises et la patrie de Guillaume Tell sont sillonnées de chemins de fer et de funiculaires qui, se riant des abîmes, conduisent pour quelques francs les touristes sur des sommets aussi élevés que la Jungfrau, c'est-à-dire à plus de 4,000 mètres d'altitude, les guides n'ont plus, semble-t-il, qu'à prendre leurs invalides.

Et cependant, que de services ils rendent encore à l'humanité, car la liste est longue des imprudents qui affrontent librement les glaciers gigantesques et que ces braves vont au prix de leur vie disputer à l'Alpe homicide.

Chaque année, leur centre d'opération diminue et l'achèvement du funiculaire du Mont-Blanc et de tant d'autres leur enlèvera encore une bonne partie de leur clientèle. Pourtant les ingénieurs n'ont pas encore dit leur dernier mot. En effet une société suisse n'a-t-elle pas conçu maintenant le projet hardi de relier la ville de Zermatt au sommet du Matterhorn (ou Cervin)?

On dit déjà dans le monde des ingénieurs que cette ligne sera la plus audacieuse que l'initiative humaine aura jamais conçue.

Elle sera partagée en deux sections, dont la première consistera en un railway électrique qui amènera les voyageurs à la Schwarzee, à une altitude de 2,765 mètres environ.

Le train s'engagera alors dans un tunnel qui, passant sous le Hornli, l'amènera au point connu des alpinistes sous le nom de Matterhorn-Hut, terminus de cette première section.

La seconde est bien la plus audacieuse. Le funiculaire sera remplacé par un railway aérien semblable à celui du Wetterhorn, qui, s'engageant dans un tunnel presque vertical, aura pour point terminus une station située sur le flanc septentrional de la montagne, à une altitude de 4,884 mètres, c'est-à-dire à environ vingt mètres du sommet proprement dit.

Le trajet s'effectuera en moins de deux heures (exactement en 110 minutes), une vitesse qu'il ne faudrait pas souhaiter à nos grands express, puisque la voie n'aura qu'une longueur totale de deux kilomètres et demi.

Mais il est peu de lignes dans le monde qui auront coûté autant, proportionnellement à la longueur. Les ingénieurs estiment, en effet, que la construction de la voie entraînera une dépense de dix millions.

Et qui oserait affirmer dès à présent que ce chiffre ne sera pas dépassé!

Le railway aérien du Wetterhorn mérite une mention spéciale dans cette notice.

En cours de construction, il constituera une innovation véritablement sensationnelle. Le train, mû par de puissants moteurs, roulera le long d'un câble fixe qui, partant de l'extrémité du glacier supérieur du Grindelwald, montera presque perpendiculairement à une hauteur de 450 mètres, en un point où les voyageurs mettront pied à terre pour suivre un étroit sentier d'où ils domineront tout le glacier.

Après vingt minutes de marche sur le rebord d'un précipice dont la vue leur procurera assurément un supplément d'émotions (sans augmentation de prix!) ils atteindront la seconde section de la ligne aérienne qui leur fera franchir en quelques minutes une hauteur de près

de 800 mètres, accomplissant ainsi sans le moindre péril une ascension qui, actuellement, passe pour être l'une des plus dangereuses.

Les chiffres que nous avons donnés au cours de cette notice prouvent que la ligne du Jungfrau est la plus élevée d'Europe; mais là s'arrête son record.

Il existe de par le monde des voies ferrées en pleine exploitation qui atteignent des altitudes beaucoup plus imposantes.

Nous citerons celle de Pike's-Peak, dans le Colorado. Partant de Manitou, à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle tourne en labyrinthe autour de la montagne jusqu'à atteindre son sommet, à 4,660 mètres d'altitude sans avoir à gravir des pentes trop rapides.

Mais le record appartient sans conteste à la ligne du Pérou Central, qui, en franchissant un tunnel, atteint une hauteur supérieure de 14m,50 à celle du Mont-Blanc.

A. LEBLANC.



DANS LA JUNGLE ASIATIQUE La Capture des Éléphants à Ceylan

LA chasse à l'éléphant revêt des formes différentes et répond à des buts divers, selon les pays où elle a lieu. En Afrique, il s'agit simplement de se procurer de l'ivoire, c'est pourquoi les chasseurs n'ont d'autre dessein que de massacrer les gigantesques pachydermes et de les dépouiller.

Au contraire, dans les régions de l'Extrême-Orient et dans les îles, on chasse l'éléphant pour le capturer et le domestiquer ensuite. Chez les Hindous, à Ceylan, à Java, à Bornéo, l'éléphant reste toujours l'animal sacré, sous la forme duquel Brahma-Vichnou s'est incarné jadis; et, si l'on en fait un serviteur, on lui garde cependant de la sympathie et même du respect.

Dans l'île Ceylan, la chasse à l'éléphant constitue, pour ainsi dire, un événement national; c'est une véritable expédition. A l'époque de la sécheresse, et lorsque les travaux agricoles ne réclament plus les soins et la présence des hommes valides, les chefs d'un village réunissent soit les habitants, soit des coolies mercenaires et forment ainsi des troupes dont le nombre atteint quelquefois jusqu'à deux mille individus.

En cette saison, comme nous venons de le dire, l'eau est rare, et ceux qui possèdent des éléphants apprivoisés, les louent plus volontiers et à plus bas prix, heureux d'éviter ainsi le souci de les entretenir.

La petite armée s'enfonce au cœur de la jungle. Là, commence un travail de construction qui occupe toute la troupe durant un temps assez long.

On construit un retranchement en forme de cirque. L'enceinte est formée de troncs d'arbres, coupés d'abord et replantés en pieux à quelque distance les uns des autres. Chaque pieu est soutenu par deux supports obliques qui s'élèvent de terre et, dans l'ensemble, troncs et supports sont attachés par des lianes. Les interstices sont bourrés de feuillage et d'épines.

Cette enceinte n'est pas ininterrompue; elle possède une ouverture, à partir de laquelle commence une avenue qui va en s'élargissant à mesure que l'on s'éloigne du cirque. Cette



LA CAPTURE DES ÉLÉPHANTS A CEYLAN

Irrités, les éléphants capturés tentent de se précipiter sur les hommes qui les tiennent, mais les conducteurs se mettent à l'abri sous le ventre des éléphants apprivoisés, car jamais ces animaux, à l'état sauvage, n'attaqueront un homme qui se réfugie soit sur le dos, soit entre les pattes d'un éléphant domestique.

avenue est bordée de troncs et de supports, selon la même architecture que l'enceinte du cirque, et elle forme ainsi une sorte d'entonnoir par lequel s'engouffreront les éléphants poursuivis par les chasseurs. Cette avenue est généralement longue d'environ deux cents mètres.

Toute la troupe s'éloigne à plusieurs kilomètres du cirque, pour exécuter autour de ce retranchement une marche enveloppante.

Les hommes frappent sur des gongs, font retentir les tam-tams plus sonores sous les voûtes ombreuses de la jungle; ils tirent des coups de fusil et poussent des cris dont l'accent diabolique et forcené ferait tressaillir les tigres et les panthères même.

Les éléphants sauvages sortent de leurs repaires et se mettent à fuir, cédant toujours le terrain à cette armée infernale qui les pousse insensiblement vers le camp voisin.

Les éléphants hâtent leur fuite lourde et pourtant rapide. En troupes plus ou moins nombreux, ils obliquent dans la direction qui paraît les éloigner de la bande hurlante et formidable; les éléphants parcourent ainsi des cercles concentriques, et, à un moment donné, ils se trouvent à l'embouchure de l'avenue solidement bordée de travaux.

Alors, les cris de l'armée des chasseurs redoublent d'intensité; les coups de fusil crépitent plus nombreux; les gongs et les tam-tams font rage, et la frayeur des pachydermes fugitifs ne connaît plus de limites. Le chef du troupeau, celui qui mène la déroute, croit apercevoir, au bout de l'avenue, où l'on a ménagé l'illusion d'un épais feuillage, la jungle protectrice. Il s'élançait, suivi de tous les autres éléphants, vers cet asile, qui n'est autre que le cirque, la prison où leur captivité va commencer.

Dès que le troupeau des éléphants sauvages a pénétré dans l'enceinte, les chasseurs, soit à pied, soit montés sur des éléphants apprivoisés y entrent à la suite des premiers, et l'on ferme l'entrée avec des troncs d'arbres et des lianes.

Les chasseurs s'approchent alors des éléphants sauvages, pour tenter de leur passer autour du cou et des pieds des cordes solides. Et ils s'efforcent de les faire marcher au pas autour du cirque. À côté des éléphants sauvages, s'avancent les éléphants apprivoisés sur lesquels sont montés des cornacs, armés de lances.

Ceux-ci aiguillonnent les pachydermes capturés qui se refusent à marcher en ordre, derrière leurs conducteurs à pied. Les éléphants irrités tentent de se précipiter sur les hommes qui les tiennent, mais, en ce cas, les conducteurs se réfugient sous le ventre des éléphants apprivoisés. Car jamais, et ce fait est peu connu, un éléphant sauvage ne blessera un homme monté sur un éléphant domestique, ou même est mis à l'abri sous lui ou entre ses jambes. Au bout de quelques jours, on peut emmener aux villages les éléphants récemment pris. Il faut quelques mois pour les domestiquer tout à fait.

Pendant tout ce laps de temps, on doit éviter de séparer les pachydermes nouvellement capturés d'avec les éléphants domestiques. Si les premiers se trouvaient seuls, le vent venu des forêts, le barrit lointain de congénères encore sauvages, pourraient leur rendre l'instinct de la liberté et les inciter à la fuite. Mais la présence d'un frère domestiqué exerce sur eux une influence prépondérante, parce que celui-ci le retient, non seulement par un sentiment de race, mais encore, semble-t-il, par l'ascendant d'une intelligence plus développée et qui commande à l'autre.

ANDRÉ CHARMELIN.

La Roumanie Pittoresque



CHEZ LES MOINES TROGLODYTES

Si vous cherchez, pour clore la saison estivale, un but d'excursion nouvelle et supérieurement pittoresque, allez voir les moines troglodytes : vous les trouverez dans la vallée de la Jalomitza, en Roumanie.

Après avoir parcouru des défilés qui serpentent à travers des montagnes de craie, après avoir traversé une forêt de sapins lépreux et rongés par des lichens, le voyageur s'arrête tout à coup devant l'immense ouverture d'une caverne. Cette bouche béante ressemble à un porche destyleroman.

Pareil à une dent unique, un clocher pointu s'élève dans cette excavation. Et, à certaines heures, la bouche de pierre crache des flots de sons argentins vers l'azur du ciel, vers la forêt rabougrie, vers le torrent qui coule près de la caverne conventuelle.

Il y a là dedans sept moines qui sont de véritables troglodytes. Ils vivent dans les profondeurs de la caverne, durant toute l'année. Pendant l'hiver, le silence de leur demeure souterraine n'est interrompu que par le grondement étouffé des tempêtes qui se ruent en vain contre la montagne invincible. Mais quand l'été vient, il amène des visiteurs qui, dès l'entrée de la grande bouche, aperçoivent un petit bonhomme de moine, portant bien sur sa tête blanche quatre-vingt-dix printemps.

Il tend la main. Est-ce pour vous souhaiter la bienvenue? Peut-être; mais aussi pour que vous déposiez sur sa paume brunie les piécettes de monnaie qui lui donneront de l'entrain pour vous montrer le souterrain et mystérieux couvent. Dans la première chambre de la grotte, vous remarquez d'abord un oratoire en planches. Sa frêle et basse coupole dort perpétuellement dans l'ombre. Elle ne connaît ni les radieuses aurores, ni les couchants pourpres, ni la pâleur dorée des nuits pleines d'étoiles. Elle ne connaît, au lieu du dôme céleste, que la voûte granitique de la caverne.

Contre les parois de cette grande chambre sont collées une dizaine de petites cellules, encore en planches, où les moines dorment indifféremment à toutes les heures, puisque, pour ces troglodytes, c'est toujours la nuit.

Cette première grotte, où évoluent et trottaient comme des rats noirs les cénobites, est haute de vingt mètres. Elle a cent quinze mètres de long et seize mètres de large. Elle est traversée par un ruisseau qui coule sans un murmure, pareil à l'eau du Cocyte infernal ou de l'Achéron lugubre; et cette onde n'a pas de nom.

Jadis, dans cette caverne, vint se réfugier le Prince Mauvais, Mihnea-Voda, lorsqu'il se rendit à Sibin, chassé par ses ennemis victorieux.

La longue et large salle, en s'enfonçant dans les profondeurs de la montagne, se rétrécit et aboutit à un couloir dont la

hauteur et la largeur ne sont que d'un mètre.

Ici, le touriste est devant le mystère. Une porte en bois lourd et massif interdit l'accès de la nuit plus profonde; mais quelques piécettes tombent comme par hasard dans la main du guide octogénaire; et, comme par hasard aussi, le bonhomme n'a qu'à se baisser pour prendre à terre un gros paquet de cierges qui éclaireront les visiteurs dans les entrailles profondes du mont.

Mais le moine vous explique que la science a passé là. Le praticien archimandrite, pour attirer les visiteurs, a fait dynamiter les irrégularités et les obstacles. En sorte que l'on s'avance par des couloirs sans péril, vers des salles décorées de noms comme les places d'une capitale : Grotte de Décébale, Grotte Sainte-Marie.

Le vieux moine s'incline devant une stalagmite qu'il prétend ressembler à une statue de la Vierge; et il vous mène au bout d'un couloir long de quarante mètres. Là, le visiteur marche sur un plancher, et il entend sous ses pieds la voix grondante d'un ruisseau impétueux qui siffle et qui rugit sous sa cuirasse de bois. Et peu à peu, on sent sur soi tomber des gouttes de pluie. Ce sont comme les larmes intimes de la montagne. Il fait si triste!... Et le voyageur veut s'en aller.

Mais le vieux guide vous tient. Par un boyau étroit, il se glisse et il vous appelle en vous promettant une surprise. Vous le suivez et vous avez devant vous deux petits lacs, jumeaux et souterrains.

L'eau vierge, jamais troublée, reflète les flammes des cierges éclairés; et elle est si pure que l'image du feu semble se reproduire à des profondeurs infinies et qu'on dirait que ces petites étoiles brillant sous l'eau sont aussi lointaines que celles du firmament.

Mais le guide s'éloigne, les visiteurs suivent, et le miroir des eaux pures s'éteint et s'enveloppe de son éternel crêpe d'ombre.

L'octogénaire introduit ses compagnons dans la « Caverne des Ours ». Ce n'est plus une salle de couvent souterrain, c'est un antre de cyclopes. Cette grotte est immense. Des milliers de stalactites descendent de la voûte et, sous l'illumination des cierges, ressemblent à une pluie de diamants et de gemmes. D'énormes blocs de granit jonchent le sol, pareils à des sièges colossaux préparés pour une assemblée de Titans.

Des squelettes fossiles furent trouvés là, jadis. Ils ont été transportés au musée de Senaia; les moines, pratiques, les ont remplacés par des carcasses de bœufs.

Enfin, la « Caverne des Eaux » ferme la série des salles. Un autel de granit et de cristaux s'élève, formé par la Nature même, et l'eau grondante chante un cantique de colère et de mélancolie.

Ici, la voix des moines, lorsqu'ils veulent chanter des hymnes, est presque étouffée par la voix des ondes; mais, dans certaines autres cavernes du couvent souterrain, il suffit au vieux guide de murmurer quelques notes de plain-chant pour que la mélodie se répercute au loin, grossie par les échos.

ROBERT DUNIER.

Scènes de la Vie d'Afrique

La Vengeance de Lia

Par G. NOHMANT

CHAPITRE V

LA FIN D'UN DRAME (Suite.)

Il est utile, maintenant, de revenir un peu en arrière et de dire, en quelques mots, comment M. Thomann arriva à faire oublier à Lia son serment de vengeance et à obtenir la fin des hostilités entre Péhiri et les villages alliés de Soubré et Guidéko. Nous avons vu que l'administrateur avait reçu très bon accueil chez Lia où il était allé sans escorte, mais il est très probable qu'il n'aurait pu obtenir de ce chef la promesse de laisser tranquilles les gens de Soubré s'il n'avait fait valoir qu'il lui était possible de rapatrier les deux neveux de Lia qui, étant enfants, avaient été vendus comme esclaves par les gens de Soubré, après l'assassinat de leur grand-père, le chef Gagni.

Cette considération l'emporta sur toutes les autres et, comme il a été dit plus haut, notre compatriote put réunir, sur un flot du fleuve, terrain neutre, les principaux guerriers des tribus belligérantes.

Cela se passait, si je suis bien renseigné, vers février ou mars de l'année 1904.

Il y avait bien longtemps, plus de quinze

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 763 à 770.

ans peut-être, que le Bakoué Lia et le Bète Kro ne s'étaient trouvés face à face; les choses faillirent même se gêner, quand Kro eut la mauvaise idée de discuter les conditions auxquelles Lia mettait le prix du traité de paix, conditions très raisonnables que l'administrateur avait préalablement approuvées.

Le chef de Péhiri se leva d'un bond et appuya la pointe de sa lance sur la gorge de Kro, voulant l'obliger à demander pardon, il le fit reculer jusqu'au bord du fleuve; un pas de plus et c'en était fait de l'assassin de Gagni; mais notre compatriote, se précipitant sur Lia, saisit la hampe de sa sagaie et put le retenir un moment.

Le Bakoué revint à lui, sourit et, sans mot dire, regagna sa place. Il était temps, les guerriers des deux chefs, s'injuriant mutuellement, allaient en venir aux mains sans le geste de l'administrateur qui, aussitôt après avoir séparé les deux ennemis, rappela aux indigènes qu'il était là pour servir d'arbitre et que nul ne devait discuter lui-même ses intérêts en s'adressant directement à l'adversaire. Il parvint à diriger les débats, après avoir failli apprendre à ses dépens qu'entre l'arbre et l'écorce il n'est pas toujours bon de mettre le doigt.

Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à retrouver au milieu de toute la population côtière les deux petits fils de Gagni, dont les Néyaus avaient changé les noms à leur arrivée dans leur pays, qu'ils avaient adoptés comme leurs fils et qui avaient complètement oublié leur langue maternelle.

Enfin, grâce à la bonne volonté des gens de Sassandra, les deux enfants, maintenant deux gaillards de vingt-cinq à trente

ans, lui furent amenés un jour à Guidéko.

Toalè et Sékèla, devenus en changeant de pays Agblé et Tonébia, avaient adopté les mœurs et les coutumes des Néyaus, à demi civilisés par onze ans d'occupation française et par de longues relations antérieures avec les navires de commerce. Ils jetèrent les hauts cris, Toalè surtout, quand l'administrateur, croyant les combler de joie, leur annonça qu'il allait les rapatrier.

Ils s'écrièrent qu'il ne leur serait pas possible, à eux habitants de la Côte, de vivre dans la brousse comme des singes et il fallut leur faire entendre que Lia avait reçu une promesse ferme qu'on ne pouvait éluder, mais qu'il serait invité à les laisser, de temps en temps, rejoindre leur seconde patrie. Enfin, on leur fit valoir qu'ils seraient de précieux intermédiaires commerciaux entre leurs pères adoptifs et leurs véritables parents et qu'ils pourraient s'enrichir rapidement, en travaillant un peu, ce qui était exact.

Ce fut M. Teveux, adjoint des affaires indigènes¹, qui fut chargé par l'administrateur de la tâche agréable de ramener à Lia les deux enfants perdus. On ne peut se figurer l'accueil enthousiaste que reçut ce fonctionnaire : le chef bakoué, lorsqu'il le laissa retourner à Guidéko, voulut à toute force l'obliger à emmener comme présents pour l'administrateur une femme allaitant son enfant, une vache, plusieurs moutons, etc., etc. Fort embarrassé et ne voulant pas vexer notre sauvage ami, M. Teveux dut, bon gré mal gré, partir pour Guidéko à la tête de cette peu banale caravane.

Quelque temps après, Lia, venu en grande pompe pour remercier nos compatriotes, reçut un cadeau de valeur au moins égale à celui qu'il avait fait et fut invité doucement à ramener à Péhiri la pauvre femme et son rejeton.

Tonébia, ou plutôt Sékèla, le plus âgé des deux neveux du chef, déjà grand lorsqu'il était parti en esclavage, s'accommoda assez bien de sa nouvelle situation. Redevenu bientôt un vrai Bakoué, il eut vite fait de hurler avec les loups.

Il n'en alla pas de même avec Toalè, dit Agblé, malgré les caresses et les bienfaits dont le comblait Lia, qui paraissait le préférer à son frère. Visiblement, il dépérissait, suppliant l'administrateur de le laisser retourner à Sassandra. Celui-ci y consentit, mais l'exhorta à prendre patience, voulant au moins qu'il restât deux mois auprès de son oncle, espérant qu'après ce délai le jeune homme serait réacclimaté dans son pays d'origine et qu'il y resterait de bon cœur, ou bien que Lia, se rendant compte de l'ennui qui le rongait, lui conseillerait lui-même de voyager un peu, ce qui eût évité toute difficulté.

Toalè n'eut pas la patience d'attendre jusque-là.

Un jour (il y avait à peine trois semaines qu'il était à Péhiri), il fut trouvé pendu à un arbre de la brousse. Soit dépit amoureux — on a prétendu qu'une fille de Pé-

¹ M. Teveux est actuellement administrateur des colonies.

Plaisanteries de Princes

Les Tatouages du Roi d'Angleterre

Le roi George V est surtout populaire en Angleterre à cause de sa simplicité. Mais si sa dignité de monarque lui impose aujourd'hui une certaine morgue, ses sujets n'oublieront pas tout de suite quel jeune prince turbulent, rude, facétieux, exubérant, il fut autrefois.

Au moment du couronnement, on a rappelé nombre d'anecdotes amusantes sur lui et comment, entre autres, il reçut en Turquie les envoyés du sultan. Il était à bord du vaisseau école « Britannia », en rade de Constantinople, et vêtu en mécanicien, noir d'huile et de charbon, remontait sur le pont quand les dignitaires arrivèrent pour le saluer. Jamais ils ne voulurent reconnaître dans ce matelot grasseyé le fils du prince de Galles.

Voici une petite histoire amusante et beaucoup moins connue qui montre le roi d'Angleterre sous un jour particulier.

On sait que primitivement la couronne devait revenir au prince Edouard, frère aîné du prince George, qui mourut en 1893 et portait le titre de duc de Clarence et d'Avondale.

Les deux frères reçurent la même éducation, très aimés de leurs camarades qui les traitaient en égaux.

Le 15 juin 1879 ils s'embarquaient en qualité d'enseignes de vaisseau sur le « Bacchante » pour un voyage autour du monde qui devait durer trois ans.

Un jour, en quelque lointaine contrée d'Océanie, ils s'émerveillèrent devant les tatouages exécutés par un artiste sauvage et l'idée burlesque leur vint de se faire dessiner quelque chose sur le bras. L'exécution de ce beau projet ne fut pas différée et voilà comment le roi d'Angleterre actuel porte un tatouage au bras gauche comme un simple matelot. Il n'en tira plus, du reste, la même fierté que dans sa jeunesse.

Mais le plus piquant de l'aventure, c'est que nos deux farceurs avaient cru bon de répandre cette nouvelle en altérant sensiblement la vérité.

Peu de jours après, toute la presse anglaise racontait, épouvantée du scandale, que les deux petits-fils de la reine Victoria s'étaient fait tatouer la figure et portaient un anneau d'or au nez... Le prince de Galles, qui savait ses fils capables d'une pareille plaisanterie, câbla immédiatement aux antipodes. Il dut pousser un fameux soupir de soulagement quand il connut la vérité. C'eût été, il est vrai, un curieux spectacle que de voir monter sur le trône d'Angleterre un roi tatoué comme un Maori! Le snobisme aidant, les pairs se seraient peut-être fait dessiner quelques arabesques sur le visage...

En tous cas, sévèrement jugé par ses sujets de la mère patrie, George V eût été joliment populaire chez tous les sauvages de son vaste empire.

Marin BEAUGEARD.

hiri avait repoussé ses avances, — soit accès de neurasthénie, maladie à laquelle les indigènes sont aussi sujets que nous, soit désespoir de revoir le bord de la mer malgré la promesse qui lui avait été faite. le petit fils de Gagni s'était suicidé...

Cette véridique histoire montrera à ceux qui prétendent, du jour au lendemain, faire disparaître en Afrique les derniers vestiges de l'esclavage, quelle différence existe entre le rêve et la réalité, quelle profonde perturbation peut jeter dans une société habituée depuis des siècles à un état de choses, un changement brusque et radical auquel rien ne l'a préparée.

Je pourrais citer de nombreux exemples du même genre, bien des captifs refusant de quitter le toit qui les abrite, où ils trouvent une situation relative-ment enviable dans une demi-domesticité plus facilement supportable peut-être que celle de nos officieux d'Europe, pour retourner vivre une existence plus pénible dans leurs pays d'origine, jadis dévastés par la guerre, où la plupart du temps ils ne retrouvent plus ni parents, ni amis, alors même que, ce qui n'est pas toujours fréquent, ils n'ont pas oublié leur langue maternelle.

Il est bien entendu que je ne pose pas ici une règle générale.

Il appartient aux administrateurs coloniaux de mettre fin aux guerres entre tribus, d'empêcher les razzias et de détruire ainsi l'esclavage dans sa source. Il leur appartient de réprimer avec la dernière énergie les faits de traite, d'assurer le châtimement de ceux qui, d'une façon quelconque, aliènent la liberté de leurs semblables, enfin, en ce qui concerne les esclaves domestiques existant déjà dans certains pays avant la récente occupation française, il leur appartient d'intervenir toutes les fois qu'ils sont sollicités ou qu'ils constatent des abus.

Ils s'acquittent avec la plus grande vigilance de cet impérieux devoir.

Lorsque je vis Lia pour la dernière fois, il portait encore le deuil de ce Toalè qu'il appelait son fils; ce fut en pleurant qu'il me raconta son désespoir quand, aux abords de son village, il avait trouvé, pantelant, le corps de celui qui lui était cher et dont le retour avait ramené la joie sous son humble

toit. La douleur de ce primitif était pénible à voir. Cet homme qui, avec le mépris de la vie humaine qui caractérise les sauvages peuplades de la Côte d'Ivoire, avait versé tant de sang, me parut désespéré comme

qui lui avait rendu ses enfants : la révolte des Bétés du Nord, le massacre d'un chef de poste français, puis la répression faite par nos troupes, la lutte âpre et sanglante sous la sombre futaie, la mort de plusieurs officiers, enfin la fuite des indigènes faisant le vide sur le passage de nos soldats.

Puis Baoulou à son tour s'était révolté, avait fait assassiner des commerçants néyaus, menacé les factoreries françaises récemment installées à Soubré. Le sort lui avait été contraire et actuellement il était prisonnier, sous le coup d'une condamnation à mort.

« Moi, conclut Lia, je suis plus sage, je me suis fait marchand de caoutchouc. »

Un malin sourire plissa le coin de ses petits yeux rusés...

Il me parla ensuite de sa vie nouvelle, m'expliqua

qu'il payait l'impôt comme un bon contribuable français.

Entre temps, il avait pu rendre de bons services à notre pays. Pris comme guide par la mission Chevalier, il avait conduit le savant explorateur du bassin de la Sasandra à celui de Cavally, en traversant les marais et les impénétrables forêts d'un plateau désert.

Quelquefois, il reprenait ses bonnes randonnées dans la brousse et retrouvait toute l'ardeur de sa jeunesse à la poursuite des éléphants...

« Kro engraisse à vue d'œil... » dit-il tout à coup en éclatant de rire.

Mais son rire sonnait faux. Il se tut brusquement...

La nuit tombait, nous étions assis tous deux sur un tronc d'arbre à l'orée de la forêt. A quelques pas, Sokooulon, la favorite, pilant des bananes, achevait de préparer le repas du soir. Les poules se dépêchaient de regagner la faite des toits de chaume pour y attendre le retour du soleil, voletant maladroitement et se heurtant mutuellement dans leur empressement stupide, puis retombant sur le sol avec un grand bruit d'ailes et des cris perçants.

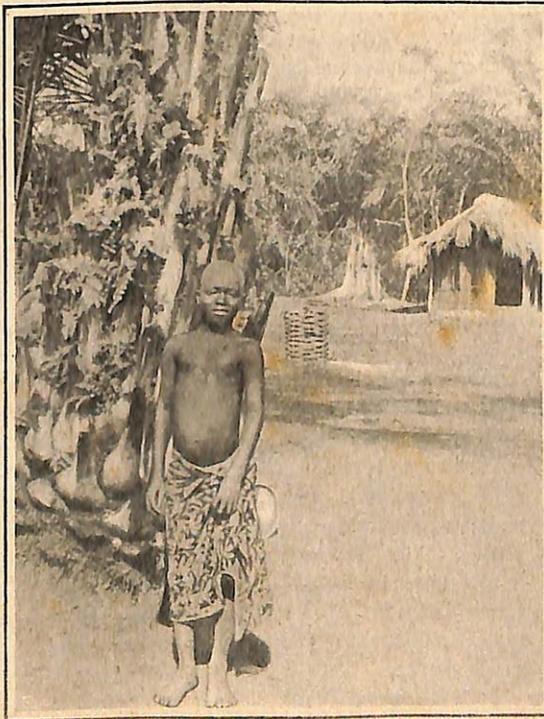
L'ahua recommençait ses hurlements nocturnes, les chauves-souris effleuraient de leurs ailes dans leur vol désordonné et, dans la paix intense de la lourde nuit d'Afrique, il me semblait percevoir le trouble des orages qui bouleversaient le cœur de mon rude compagnon.



Se levant d'un bond, Lia appuya la pointe de sa lance sur la gorge de Kro. (P. 261, col. 2.)

une faible femme lorsqu'il me fit le récit des événements qui mirent fin au drame de Soubré, l'intervention de nos compatriotes, le rapatriement et la mort de Toalè, sitôt perdu après avoir été miraculeusement retrouvé.

Il me raconta ce qui s'était passé dans le pays depuis le départ de l'administrateur



LA VENGEANCE DE LIA

Le fils de Lia donné en otage à l'administrateur de Guidéko.

Il se leva brusquement et regagna sa chaumière, sans me dire un mot d'adieu..

Le lendemain, au point du jour, après avoir vainement cherché le chef pour lui serrer la main, j'avais été obligé de rejoindre ma pirogue afin de ne pas arriver trop tard à l'étape.

Un guerrier ba-koué me rattrapa sur la berge et me fit signe d'attendre.

Je restai auprès de mon embarcation.

Lia, accompagné de ses plus fidèles auxiliaires, ne tarda pas à arriver.

« Adieu, ami étranger, me dit-il, tu ne peux comprendre ce qui se passe en moi, toi dont le père n'a pas été lâchement assassiné!... »

« Mais j'ai promis d'oublier le passé.

« Tiens, prends ma lance ! C'est, depuis la mort de Toalè, ce que j'ai de plus cher au monde.

« Emporte-la... Bien loin, dans ton pays, tu la garderas en témoignage de mon affection et, plus tard, quand je serai disparu, en la voyant, tu penseras un peu au chef de Péhiri... »

Pendant que j'écris ces lignes, j'ai là, devant moi, en face de mon bureau, au milieu d'une panoplie d'armes indigènes la terrible sagaie à la hampe polie par l'usage, à la lame tranchante et acérée... Lia ne s'était pas trompé... Il y a de ces hommes qu'on ne peut oublier !

G. NOHMANT.

FIN

SOUVENIRS DU TEMPS DES FRANÇAIS

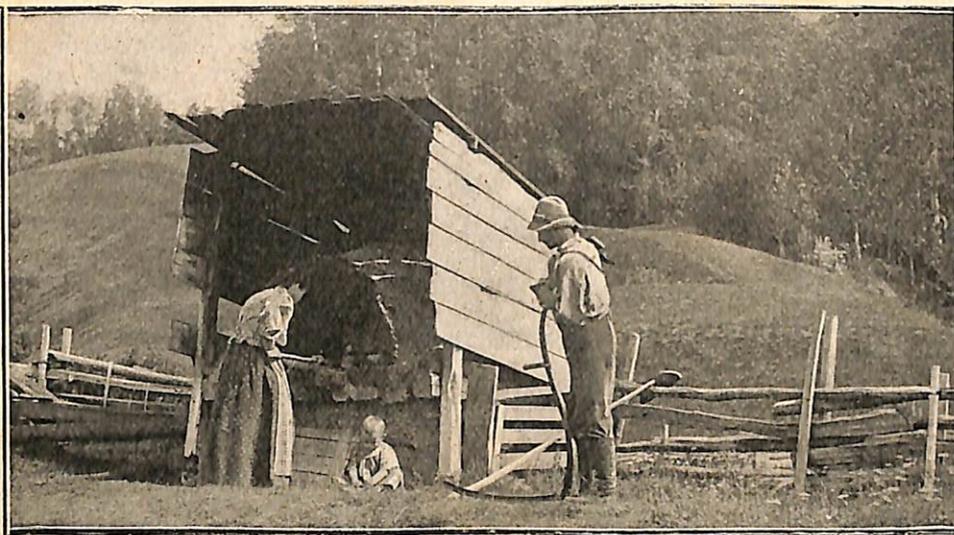
La Vie rurale au Canada

COMME on le rappelait naguère ici, en 1908, au moment des fêtes commémoratives du

sang pour le défendre. Ces hardis pionniers ont laissé sur cette terre les traces de leurs héroïques efforts pour repousser l'envahisseur, tels ces blockhaus ruinés de Saint-André, dans la baie de Fundy, au Nouveau-Brunswick. Ils ont laissé aussi des traditions de tout genre dont la vie rurale est forcément empreinte. Et

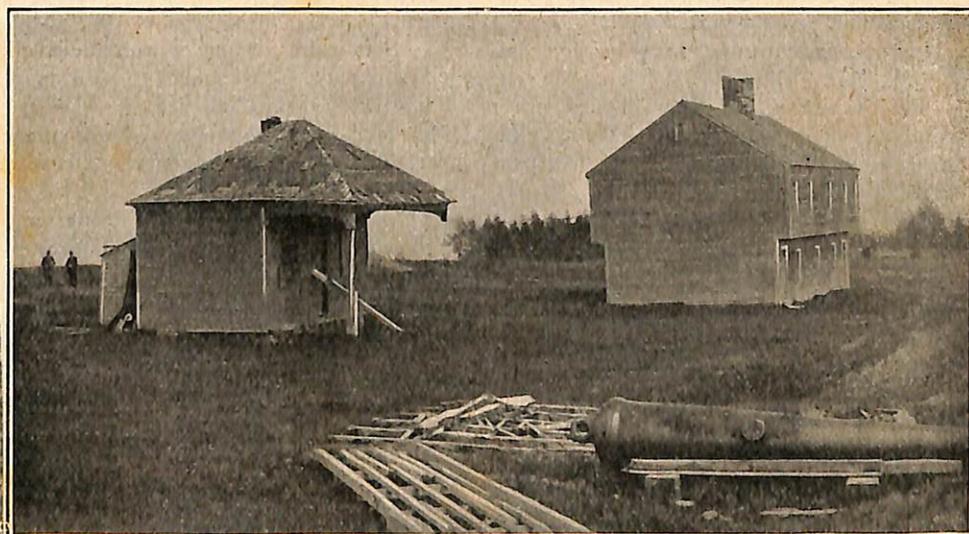
comment en serait-il autrement? Les cultivateurs canadiens d'aujourd'hui ne sont-ils pas, pour une grande partie, les descendants des colons français d'autrefois? Mais alors la vie était dure, les ressources peu abondantes, les instruments de culture rudimentaires, et l'on était toujours sur le qui-vive. Aujourd'hui, le paysan du Dominion vit tranquille et paisible, dans l'aisance souvent, et l'agriculture en se développant a fait surgir de ce sol fertile des richesses merveilleuses. L'outil s'est perfectionné, les

machines agricoles se sont introduites, et quand on voit encore dans la campagne de ces fours si simples établis au milieu d'un bâti de planches mal jointes, on peut être porté à croire que c'est là une survivance des procédés primitifs auxquels recouraient les ingénieux, mais pauvres colons français.



Un four de campagne improvisé par les premiers colons français.

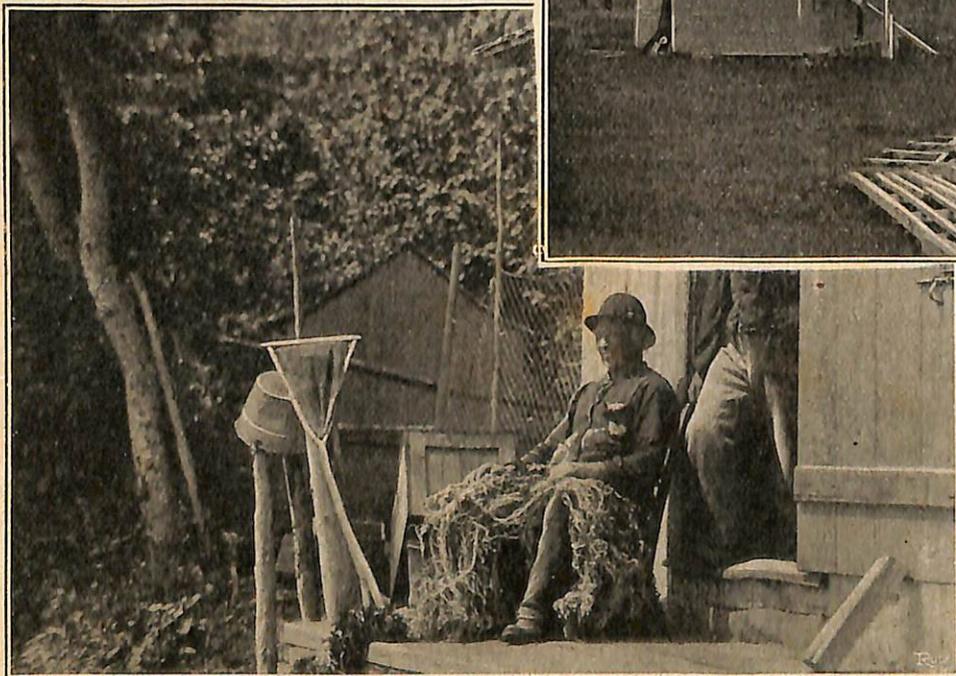
troisième centenaire de la fondation de Québec par le Saintonguais Champlain, la France a joué un rôle glorieux dans les origines du Canada. Ce sont des Français qui ont les premiers développés les ressources agricoles de cette colonie perdue et, après en avoir fécondé le sol de leurs sueurs, ils l'ont arrosé de leur



Ruines du blockhaus de Saint-André dans la baie de Fundy au Nouveau-Brunswick.

Si le Canada passe avec raison pour un pays essentiellement agricole, il faut bien observer cependant qu'il ne l'est pas partout également. Au Nord, il existe d'immenses territoires infertiles et glacés, pays de chasse et de pêche, qui resteront toujours fermés à toute culture. Le Canada possède aussi d'immenses forêts, trop entamées, malheureusement, surtout dans la Colombie britannique.

Quant aux contrées agricoles, ce sont ces immenses étendues de l'Ouest, le Manitoba principalement, et tous les districts qui s'étendent jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses et au lac Athabasca. C'est une sorte de Beauce gigantesque dont les terres noires sont d'une fertilité sans pareille et dont la superficie représente à peu



LA VIE RURALE AU CANADA

De nombreux villages s'adonnent à la pêche, qui est devenue une des industries les plus importantes du Canada.

près celle de la France et de l'Allemagne réunies.

Ainsi que l'Argentine, le Manitoba est, pour les céréales, un futur grenier du monde et le sol est si riche, qu'en certains endroits, on a pu tirer du blé pendant quarante ans sans l'aide d'engrais. Ce n'est pas moins de vingt-cinq millions d'hectolitres de froment par an que produisent déjà ces régions, qui sont bien loin cependant de donner ce qu'elles pourront produire un jour.

La fertilité du sol a permis aux colons modernes, qui ont eu des débuts difficiles, de vivre à l'aise et heureux sur leurs terres. Au Manitoba, beaucoup de ces colons sont des Français, non pas seulement des Canadiens français, mais aussi de nos compatriotes, et les villages ont des noms de notre langue. C'est ainsi également qu'en Assiniboia, on trouve Montmartre, centre de colonisation agricole et d'élevage, créé en 1893 par vingt-cinq fa-

milles environ et qui a pris depuis un développement croissant. Les Belges et les Suisses sont souvent associés aussi aux Français pour la colonisation.

Aux productions agricoles qui sont nombreuses et variées, et aussi aux gisements miniers dont la valeur est considérable, il faut ajouter, parmi les richesses naturelles du Canada, les produits de la chasse et de la pêche. Les indigènes autrefois et pendant longtemps les colons y trouvèrent leur unique ressource. Les anciennes compagnies qui se fondèrent eurent pour objet le commerce des pelleteries. Cette exploitation diminue aujourd'hui, mais la pêche occupe toujours un rang important parmi les industries canadiennes, aussi bien sur la mer que dans les lacs, et un grand nombre d'habitants n'ont pas d'autre moyen d'existence. Le produit annuel de la pêche dépasse actuellement cent millions de francs par an.

✻ GUSTAVE REGELSPERGER.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs de « Llanos »

Par HENRY LETURQUE

CHAPITRE X (Suite.)

A droite et à gauche, apparaissent des petits barils cerclés de fer alignés sur plusieurs rangs superposés.

Angostura les a rapidement comptés.

« Les deux cents y sont. »

Il va en sortir un pour le rouler jusqu'au dehors.

« Faites mieux, lui dit Gaspard, allez prendre la place de Francisco et vous conduirez vous-même jusqu'à l'autre grotte les barils, que Fred va sortir.

— Et Francisco? demande l'autre.

— Il pourra m'être utile dans le cas où El Rayo descendrait.

— C'est juste, caballero. »

L'instant d'après, Francisco arrive et, stupéfait, interroge en montrant les barils : « Qu'est-ce? »

Il part d'un éclat de rire. En même temps qu'il fait la question, il a deviné la réponse.

« Et dire qu'ils sont là-haut vingt-cinq hommes placés par El Rayo pour garder ce qu'il cherche partout. Si seulement il pouvait arriver maintenant, quelle figure, mil diablos! quelle figure!

« Longue comme ça. »

De la main gauche, il mesure sur son bras droit une longueur de quarante centimètres. C'est à peine s'il a eu le temps d'esquisser le geste.

« Carai! On vient! »

Il montre, dans le fond du souterrain, une porte que Gaspard ne voit pas et vers laquelle il l'entraîne.

« Caballero, si c'est un homme de la bande, j'en fais mon affaire et il ne remontera pas prévenir les autres; si c'est El Rayo nous ne serons pas trop à deux pour nous en rendre maîtres, et il serait peut-être même bon d'appeler le señor Fred pour le ficelage.

— As-tu ton lazo? demande Gaspard

— Oui, et ma navaja.

— Alors, pas besoin de Fred.

— Caballero, croyez-moi; El Rayo est terriblement fort : rien qu'en tenant un cheval par la crinière, il l'oblige à rester sur place.

— Sois tranquille, si c'est ton ancien chef, je m'en charge à moi seul et tu n'auras qu'à le ligoter, » affirme Gaspard.

Des pas lourds descendent un escalier de pierre; sur chacune des marches, ils résonnent en un bruit argentin.

« C'est le chef, murmure Francisco, je reconnais le tintement de ses larges molletes d'argent. »

Gaspard quitte sa carabine et la pose le long du mur.

Les pas viennent de s'arrêter, le grincement des verrous traverse l'épaisseur du bois et la porte crie sur ses gonds.

Un mince filet de lumière pénètre dans le souterrain.

Retenant leur souffle, les deux hommes se tiennent immobiles dans l'obscurité.

La porte s'ouvre toute grande, un jet de clarté inonde la galerie, une ombre gigantesque court sur la paroi et un homme entre dans le souterrain.

Il mesure au moins un mètre quatre-vingt-dix centimètres de hauteur.

Mais si Gaspard l'égale par la taille, si ses épaules sont aussi larges que les siennes, son ombre eût été facilement absorbée par celle du nouveau venu, une masse de chair.

De la main gauche, le colosse tient une lanterne, dans l'autre brille la lame d'un couteau, longue de trente centimètres, à deux tranchants.

Un vrai couteau de boucher.

« Jamais, pense Francisco, jamais don Gaspardo n'en viendra à bout. »

Les doigts serrés nerveusement autour de

sa navaja, il se tient prêt à frapper son ancien chef. Ses yeux ont déjà choisi l'endroit, là, un peu à gauche de la poitrine. Dans sa crainte de voir l'ingénieur vaincu dans ce combat, par trop inégal suivant lui, l'ancien Rojo a totalement oublié la recommandation de Jap, il ne se souvient pas plus du parti que lui-même voulait tirer de la capture du terrible bandit.

Gaspard vient de se pencher à son oreille et demande :

« C'est bien lui? »

— Oui, » répond-il en un souffle.

Une voix tonne aussitôt :

« Caramba! où est-il donc, ce cher ami? »

Et comme la question reste sans réponse, le mastodonte reprend aussitôt :

« Caballero, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Domingo, le vieil intendant de feu votre frère, nous a fait connaître l'endroit où était réfugiée votre charmante nièce. La señorita Carmencita est déjà partie sous bonne escorte et il ne tient qu'à vous qu'elle n'aille pas jusqu'au harem des Andes, vous savez : le harem... »

Un rire brutal, le rictus d'un fauve, illumine la face du bandit, rire éteint déjà dans un geste de surprise seulement, car, c'est justice à lui rendre, le si redoutable et si redouté chef des Rojos est inaccessible à la peur.

Une voix vient de lancer, plus éclatante, plus sonore que la sienne, plus vibrante surtout :

« Tu mens, misérable! tu mens! tigre à face humaine! »

Un homme se dresse devant lui, un homme qui, maintenant, hurle :

« Si tu prononces encore le nom de la señorita, je te tue comme un chien. »

C'est Gaspard, qui, lui aussi, a oublié la promesse faite à Jap.

El Rayo a levé sa lanterne, il a brandi son couteau, l'arme va s'enfoncer dans la gorge de l'ingénieur en même temps que des lèvres du chef tombe ce seul mot :

« Imbécile! »

La main tenant le couteau reste levée et un cri de souffrance aussitôt suivi d'un cri de stupeur emplit la caverne.

« Aïe! oh! »

Chacun des poignets du bandit vient d'être pris entre un étau qui le serre à lui broyer les os; il vient de voir, là-bas, près d'une calebasse remplie de lucioles, un homme qui se penche et roule des objets étranges.

« Francisco, prends la lanterne! »

L'ancien Rojo attrape le fanal au moment où, s'échappant des mains d'El Rayo, il va choir sur le sol.

Les doigts de Gaspard serrent un peu plus fort, un craquement d'os se fait entendre, la main droite du bandit s'ouvre et son couteau tombe en un cliquetis d'acier.

« Demonios! »

Ce n'est plus l'organe aux accents de tonnerre de tout à l'heure, c'est, maintenant, comme le sifflement d'un reptile se tordant sous le talon qui l'écrase.

Gaspard, sûr de lui, a retrouvé son sang

heures partout où il passait, emboîte le pas à son ancien subordonné.

Les cinq hommes, tournant le dos à la direction du fort San-Felipe, marchent pendant deux heures, longeant toujours le domaine d'Orioul.

Ici, des champs de cannes à sucre succèdent à des cultures de tabac; plus loin, des plantations de caféiers alternent avec des étendues immenses de cacaoyers. Des plaines entières de manioc et de maïs se déroulent à perte de vue, et, par-tout, ombrageant des cases habitées par les centaines de familles occupées sur les terres de Carmencita, des bananiers, des orangers, des citronniers et des palmiers étalent leur feuillage allant du vert tendre au vert le plus foncé.

Une rivière, large de cinquante mètres, un affluent de l'Orénoque, barre la route. De ce côté, les bords en sont à pic et infranchissables pour les caïmans. En face, sur

l'autre rive, basse, des milliers de sauriens se vautrent dans la vase, emplissant l'air d'une odeur de musc.



LES COUREURS DE « LLANOS »

Le tenant en laisse, Jap emmène le bandit à travers le dédale des rochers. (P. 265, col. 2.)

Ce rio, c'est la limite du magnifique domaine d'Orioul.

Francisco se retourne.

« Sur la droite ! » dit Jap.

Les plantations et les plaines cultivées font place à des bouquets d'arbres, épars çà et là d'abord, mais bientôt se réunissant en un massif forestier d'acajous, de cèdres, de palissandres, de quinquinas et de cent autres espèces de bois précieux pour l'ébénisterie ou la médecine.

Puis, changement instantané de décor dans cette végétation tropicale, ce ne sont plus qu'un des arbres à caoutchouc.

A leur alignement presque symétrique, à leur espacement à peu près régulier, il est facile de reconnaître une plantation.

Ici, la main de l'homme a remplacé la nature.

Une clairière apparaît où se joue le soleil levant.

« Francisco, nous

sommes arrivés. »

C'est Jap qui vient de parler.

Le moment de la vengeance est arrivé.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

Palmarès de Notre Concours de Juillet

LES SILHOUETTES DE CATHÉDRALES

Conformément à l'usage, la question de classement nous a permis de départager les envois entièrement bons que nous a valu ce concours. La majorité des envoyeurs ayant désigné la cathédrale de Milan comme la plus belle, nous avons fait une sélection parmi tous les envois exacts, ne conservant que ceux dont l'auteur donnait la préférence à cette cathédrale. Nous trouvant alors en face de cinquante et un envois méritant au même titre d'être primés, nous avons ajouté un prix et classé les 51 lauréats au moyen du tirage au sort.

1^{er} Prix : UN PHONOGRAPHE PATHÉ à disques, diaphragme saphir inusable, avec 6 morceaux choisis.

M. ROBERT LAURENT, Paris.

2^e Prix : UN EXERCISEUR SANDOW, nouveau modèle de la célèbre marque.

M. DUGRIP, Cette (Hérault).

3^e au 5^e Prix : UNE JUMELLE DE THÉÂTRE.

MM. J. MÉRY, Saint-Germain-en-Laye; M. NOIREL, Nancy; L. ROUSSILLE, Gannat.

6^e au 8^e Prix : UN ALBUM relié, *Le Sang Gaulois*.

MM. H. COURAULT, Paris; T. Eugé, Saint-André-de-Lidon; P. GROSJEAN, Cambrai.

9^e et 10^e Prix : UN ARTISTIQUE BRONZE.

MM. J. QUÉROCK, Paris; C. CHEVELU, Lyon.

11^e au 20^e Prix : UNE ÉPINGLE DE CRAVATE.

MM. J. CHEVALLIER, Marseille; H. PIEDNOIR, Laval; F. BERGIER, Boulogne-sur-Mer; R. BROBAR, Bonnaval; L. FRADIN, Niort; G. LIMAYRAC, Nancy; P. HURSON, Oiron; A. LEDÉE, Pontoise; F. DODEL,

SOLUTIONS

Première série.

proposée dans le n° 761 :

Les cathédrales représentées étaient NOTRE-DAME DE PARIS et cathédrale d'ORLÉANS.

Deuxième série.

proposée dans le n° 762 :

Les cathédrales représentées étaient celles de COLOGNE et de ROUEN.

Troisième série.

proposée dans le n° 763 :

Les cathédrales représentées étaient celles de TOURS et de REIMS.

Quatrième série.

proposée dans le n° 764 :

Les cathédrales représentées étaient celles de STRASBOURG et de CHARTRES.

Cinquième série.

proposée dans le n° 765 :

Les cathédrales représentées étaient celles de MILAN et de SENS.

Question de classement.

La plus belle des dix cathédrales représentées dans ce concours est, selon l'avis de la majorité des devineurs, celle de MILAN. Viennent ensuite, dans l'ordre établi par les suffrages obtenus, celles de PARIS, de REIMS, de COLOGNE, etc.

Clermont-Ferrand; MICHALET, Versailles.

21^e au 30^e Prix : UNE BONBONNIÈRE.

MM. CH. STERN, Bécon; C. CAILLAS, Castelnaudary; J. GUTHMANN, Fléac; VERLET, Créteil; G. HUTIN, Cambrai; C. PAUL, Dijon; M. DANNER, Neuilly-sur-Seine; L. de LE VALLÉ, Amiens; M. COTRELL, Melun; M^{lle} BALOUZET, Arras.

31^e au 40^e Prix : UN PORTE-CRAYON, breloque.

M^{me} J. FONTAINE, Ezy; MM. Y. BIGEON, Rodez; J. LAMBERT, Pontoise; G. COURTANT, Beauchamp; J. VIBERT, Riom; M^{lle} Y. LESCURE, Issoire; MM. J. BEAUFILS, Souppes; A. BEAUCARNE, Mulhouse (Alsace); MARSIAUX, Fays-Billot; M. CACAUD, Vibraye.

41^e au 51^e Prix : UNE LOUPE, nickelée.

MM. H. GAILLARD, Fère-en-Tardenois; F. JOLY, Momignies (Belgique); GUYOU, Versailles; E. CRENNE, Lorient; A. CLABAUT, Amiens; L. DUBOIS, Souppes; M^{me} POUCHON, Bois-Colombes; MM. A. BOLOTTE, Le Pellerin; A. VISÉ, Verviers (Belgique); CAILLAUX, Souppes; F. BEYRAND.

froid et c'est d'une voix calme qu'il demande :

« Francisco, cet homme est bien ton ancien chef ? c'est bien El Rayo ? »

— Oui, caballero. »

El Rayo vient seulement de reconnaître son ancien... collaborateur, et sa surprise est telle qu'il en oublie ses souffrances.

« Francisco ! toi ! ici ! toi que je croyais mort ! »

— Eh oui ! El Rayo, c'est moi-même ; tu le vois : il en est qui reviennent de la cascade de la mort. »

Le chef vient de se souvenir.

« Traître ! c'est toi qui as pris cinq de nos chevaux ! »

— Un homme m'a sauvé au péril de sa vie, de par la loi des coureurs de llanos il devenait mon maître, il a commandé, j'ai obéi. »

Tout en parlant, Francisco, après avoir déposé la lanterne à terre, vient de dérouler son lazo.

« Donne et éclaire-moi ! » fait une voix derrière lui.

C'est Fred.

En un assemblage bien compris de nœuds variés alternant avec des transfilages, le marin a tôt fait d'emprisonner dans ces attaches les membres du farouche bandit. Grâce au jeu laissé dans le bas, il pourra marcher à petits pas, mais ses mains étant attachées ensemble derrière le dos, tout mouvement des bras lui est interdit.

Fouillant dans les poches de son ancien chef, Francisco en sort deux revolvers et les met dans les siennes.

Fred vient de prendre la lanterne.

« Señor bandit, permettez-moi de vous faire les honneurs du souterrain ; c'est ici qu'était caché le trésor de la señorita Carmencita : il se compose de deux cents barils semblables à celui-ci. »

Il montre un des petits tonneaux.

« Chacun d'eux est rempli de pièces d'or et contient la jolie somme de cent cinquante mille bolivars, et le vieux Domingo... »

« A propos, saviez-vous qu'il a été sauvé en même temps que Francisco ? »

« Non, n'est-ce pas ? Alors, j'ai le plaisir de vous annoncer cette bonne nouvelle »

« Le vieux Domingo, dis-je, doit, à cette heure, bien rire de votre naïveté : vous le torturiez pour lui arracher le secret d'un trésor que des hommes à votre service gardaient précieusement. »

« Vous voudrez bien reconnaître, homme, qu'on n'est pas plus... perruche. »

Angostura et Jap sont accourus et se trouvent devant le bandit.

Fred les présente l'un après l'autre en commençant par le vieil Indien.

« C'est lui qui a eu l'idée de cacher le trésor dans ce souterrain ; une idée géniale, señor. »

Au tour de Jap.

« Il est le sauveur de Domingo et de Francisco ; au reste, je le crois de vos anciennes connaissances. »

« Quant à mon ami et moi, nous sommes deux Français. Mais asseyez-vous donc, señor, je vous en prie. »

En même temps, le jeune homme frappe du coupant de sa main droite les deux jarrets d'El Rayo.

Surpris, le colosse plie sur ses jambes et tombe à la renverse entre les bras de Fred.

« A moi ! au sec... »

Le bandit n'achève pas.

Un mouchoir vient de s'appliquer sur sa bouche, et, l'instant d'après, il est bâillonné solidement et reste sous la garde de l'ingénieur pendant que les autres vont achever leur besogne.

Les deux cents tonnelets changés de cachette, Jap prend sa corde, sa belle corde toute nouvellement tressée, l'attache aux pieds d'El Rayo et va le traîner sur le roc, sans se soucier des aspérités.

Gaspard intervient.

« Pas de cruautés inutiles, ami Jap. Fred et moi allons le porter. Une fois passé sous la porte, il marchera. »

— Je veux bien, ami Gaspard ; mais quand tu sauras... »

Dehors, le bandit est mis sur ses jambes, et, le tenant en... laisse, Jap l'emène à travers le dédale des roches.

En arrière, piloté par Francisco, suit l'oncle de Carmencita.

Don Fernando grelotte.

« J'ai froid, dit-il à son guide, plus froid que dans le souterrain. »

Francisco quitte son poncho, le jette sur les épaules du pauvre homme et dit à Angostura :

« Cours en avant, fais chauffer un grand bol de *cachiri*¹ bien sucré et prépare un lit de couvertures. »

Le vieil Indien est déjà parti.

Quand la petite troupe arrive à son carbet, tout est prêt, et la nuit encore noire.

Carmencita se jette dans les bras de don Fernando.

« Mon oncle, mon bon oncle, dans quel état vous revois-je ! et tout cela à cause de moi ! »

— Laissez-le, señorita, laissez-le, lui dit Francisco, demain matin vous le retrouverez frais et dispos. »

Il déshabille le vieillard, le roule dans trois couvertures, le couche, lui fait absorber le contenu d'un litre au moins de bière de maïs fortement additionnée de sucre et presque brûlante, puis il s'installe à son chevet.

Au bout de cinq minutes, don Fernando commence de ronfler, et, sur son front, de grosses gouttes commencent à se former.

« Bon ça, » fait le médecin improvisé.

Délicatement, au moyen d'un linge, il éponge la sueur.

Dehors, étendus sur le sol, Gaspard et Fred se reposent, tandis que Jap et Pirai veillent sur El Rayo.

Les deux Basques sont couchés côte à côte.

Tout à coup, Fred a comme un sursaut de tout son être.

Les lèvres de Gaspard viennent de prononcer un nom :

« Carmencita ! »

« Eh ! eh ! pense le jeune homme, qui »

1. Bière de maïs ou de manioc.

sait ? ce ne serait pas impossible, et peut-être bien que... »

Il s'endort à son tour, brisé de fatigue.

CHAPITRE XI

Crâne quand même. — Mes amis vont savoir. — Un misérable. — Le serment du curare. — Conditions inacceptables. — Tu vas mourir. — Le combat de l'agouti. — Pirai hurle à la mort. — Le combat commence. — Trop petit. — El Rayo a les deux jarrets coupés. — Traîné au bout d'un lazo. — Dans les palétuviers. — Odeur cadavérique. — Bêtes hideuses. — Sous les pinces des gecarcins. — Ma sœur est vengée. — Proposition de Francisco. — Jamais coureur de llanos n'a manqué à son serment.

Francisco vient de réveiller Angostura couché au pied du lit où repose don Fernando.

« Il est sauvé maintenant, prends seulement garde qu'il ait froid et tiens la porte fermée jusqu'à ce que le soleil ait réchauffé l'air du matin ; moi, je vais voir à tâcher de reprendre le yacht. »

Il sort du carbet, et, doucement, vient poser ses mains sur les épaules des deux Français.

Fred est déjà debout.

« Hein ! quoi ? il fait toujours nuit ? »

Francisco met un doigt sur ses lèvres.

« Chut ! caballero ! »

Il se tourne vers Jap.

« Il est l'heure, n'est-ce pas, maître ? »

— Oui, » fait simplement l'Indien.

Francisco s'en va près du chef des Rojos.

« El Rayo, debout ! »

En même temps, il tire sa navaja et coupe la corde qui enserre les poignets du bandit.

Celui-ci, sans un mot, étire ses bras, leur rend l'élasticité et la souplesse par un exercice de quelques minutes et se dresse sur ses jambes.

En un mouvement, réflexe peut-être, il a étendu une main vers Francisco.

Son bras retombe de lui-même.

Le geste à peine ébauché, Jap a fait un signe, et Pirai, bondissant, s'est placé devant El Rayo.

Le grognement sourd de la bête et ses crocs brillant en une ouverture subite de la mâchoire ont eu raison de cette velléité d'une vengeance possible.

Le bandit croise ses bras sur sa poitrine, et, presque hautain, crâne quand même :

« Vous êtes quatre hommes dont deux sont armés de carabines, qu'attendez-vous pour m'assassiner ? »

— Nous te répondrons tout à l'heure, fait Jap ; pour l'instant, sache seulement qu'au moindre geste de ta part, soit de fuite, soit d'attaque, tu auras affaire à mon chien.

« Francisco, coupe donc les liens de ses jambes. »

Un second coup de navaja tranche cette deuxième corde.

« Maintenant, suis Francisco ! commande Jap.

— Où allons-nous ? demande El Rayo.

— Pirai ! »

Un grognement, plus rageur cette fois, produit un effet immédiat, et, comprenant toute résistance comme toute question inutiles, le chef, maître encore il y a quelques